



Deux films à ne pas manquer aujourd'hui au Festival Paris Cinéma : "Grand Central" de Rebecca Zlotowski dont vous pouvez retrouver ma critique en cliquant ici et "Boxes" de Jane Birkin que j'avais découvert en avant-première lors du Festival de Cannes 2007 dans le cadre duquel ce film avait été projeté. La critique ci-dessous est celle que j'avais alors publiée. Le film de Jane Birkin est projeté, ce soir, à 20H20, au Cinéma Grand Action. *Retrouvez également cet article sur mon site <http://inthemoodlemag.com>.*

Dinard. Octobre 1999. Suite à un concours d'écriture, j'avais la chance d'être sélectionnée pour intégrer le jury de professionnels (ce que je n'étais pas:-), alors simple étudiante en droit, déjà follement passionnée de cinéma) du Festival du Film Britannique de Dinard dont la présidente était Mme Jane Birkin qui (avec quelques autres membres du jury comme Daniel Prévost ou Etienne Daho m'avaient accueillie avec une gentillesse rare alors que j'étais à l'époque si intimidée). J'appréhendais cette rencontre : il est parfois difficile de se confronter à la réalité et de rencontrer ceux qu'on admire. A tort cette fois...parce que la réalité était exactement conforme à l'image, plus belle peut-être. Celle d'une femme bouleversante de gentillesse, de simplicité, d'humanité, de sensibilité, de talent rares, magnifiquement fantasque. Bouleversante et fantasque à l'image de ces « Boxes ». Octobre 1999, je me souviens d'un soir, dans les brumes oniriques du Festival de Dinard, d'une conversation étrange, de l'évocation passionnée d'un projet, tellement personnelle que je m'en voulais presque d'être là, de ne pas savoir trouver les mots, de ne pas savoir ou oser les dire et les questionner.

Cannes. Mai 2007. Cette conversation magique et étrange qu'elle a certainement oubliée me revient. « Boxes ». Jane Birkin se bat depuis 10 ans pour que ces boîtes prennent vie, « Boxes » était le projet qu'elle évoquait avec tant de passion, de fougue, d'exaltation mystérieuse et presque mystique ce jour-là. Cannes, Mai 2007, c'est dans la salle du 60ème qu'a lieu cet hommage à Jane Birkin avec la projection de « Boxes » en avant-première. Thierry Frémaux remercie Maria de Medeiros (une autre personne bouleversante de gentillesse et de simplicité...et de talent, mais là c'est encore une autre histoire que je vous conterai peut-être un jour), membre du jury, de sa présence puis il annonce l'arrivée de l'équipe du film. Puis, Jane Birkin, fébrile, présente ce projet qui lui tient tant à cœur, qu'elle a eu tant de mal à monter. Dix ans donc, dix longues années... La lumière s'éteint. Je retiens mon souffle. J'espère que la salle du 60ème, toute entière, en fait de même. Voilà « Boxes »...

« Un bord de mer en Bretagne : Anna (Jane Birkin), cinquante ans, anglaise, emménage dans sa nouvelle maison. Les pièces sont envahies de « boxes », les cartons de déménagement qui renferment mille objets...Mille souvenirs, surtout. Anna a vécu beaucoup de vies et son passé surgit des boîtes. Lorsqu'elle les ouvre apparaissent ceux qui ont compté dans sa vie. Ses parents, mais aussi ses enfants, et leurs pères, les morts et les vivants.»

Jane Birkin ne ressemble à personne. Ce film ne ressemble à aucun autre, même s'il porte des influences bien sûr. On songe à Ruiz ou Bergman. Et quelles références. Générique de fin. Quelques timides applaudissements. Quand la lumière reviendra, aveuglante, dérangeante, je suis certaine que la salle se lèvera, se lèvera pour manifester son enthousiasme débordant pour ce film empreint de la personnalité atypique de sa réalisatrice. La lumière revient. Les applaudissements, reprennent, si timides, trop. Trop pour un projet porté depuis 10 ans. Trop pour un film suintant de la grâce de l'existence. Trop timides pour ce film lumineux et sombre, cru(el) et poétique, grave et drôle, loufoque et réaliste à l'image encore de sa réalisatrice (et de la vie) qui filme les êtres qui ont jalonné son existence avec tendresse, tellement, qui se filme sans concession, sans fards, et qui n'en apparaît de plus impériale.

Chaque personnage est traité avec autant d'intérêt, que ce soit l'impertinence joyeuse de sa mère (Géraldine Chaplin) ou de son père (Michel Piccoli) ou la dérision, et la gravité parfois, mélancoliques d'une de ses filles (interprétée par Lou Doillon dont on se demande ici pourquoi elle ne tourne pas davantage, aussi chanteuse à la voix envoûtante) et par le personnage d'Annie Girardot dont chaque apparition nous fait retrouver la magnifique comédienne, tragiquement drôle. Après sa magie: le miracle du cinéma.

L'émotion est d'autant plus grande car, même s'il s'agit d'une fiction, il n'est pas difficile de reconnaître les personnes qui ont partagé la vie de la réalisatrice, Maurice Bénichou filmé avec une infinie tendresse ressemble à s'y méprendre à Serge Gainsbourg.

Ce film ne se contente pas d'être une galerie de portraits, de fantômes du passé de la vie de cette femme à un tournant de sa vie, il reflète un vrai point de vue sur le monde, un vrai regard de cinéaste, l'acuité d'un regard tendre, ironique, qui évoque avec pudeur des moments ou des sujets impudiques. Un regard qui oriente magnifiquement ses acteurs, tous y paraissant plus que jamais éclatants de talent (à commencer par Jane Birkin-actrice), incarnant des personnages brillamment dessinés, interprétés, tous attachants par leurs fêlures